

I

On l'appelle dans le pays « la Renardière » ; les gens ne savent plus pourquoi. C'est, sur le plateau fagnard battu des vents, non loin de la frontière allemande, une vaste maison aux murs épais en pierres grises du pays : huit fenêtres de façade, deux clochetons trapus aux angles, une toiture d'ardoises incurvée, un auvent. Les Chatelroux y vivent depuis quatre générations.

Depuis deux ans, Noëlle, la fille unique d'Hubert de Chatelroux, est revenue du collège et vit entre Thony, sa vieille bonne, et son père malade auquel, il y a une vingtaine d'années, une congestion fit perdre la mémoire. On leur connaît peu de relations. Leur fortune est étalée au vent et au soleil : trois grandes fermes, les champs, et, à perte de vue, les sapinières. Les gens, dans le pays, dénombrent ces richesses. Que savent-ils des Chatelroux ? Rien...

Quand, par ce matin de la mi-octobre, Noëlle sortit de la Renardière, elle sut bien que tout était changé.

Le ciel gris et plombé annonçait la pluie. Le vent arrachait les dernières feuilles des hêtres et des bouleaux et les rabattait contre le chemin argileux. La Renardière parut la seule chose immobile dans la rafale sonore. Noëlle sentit qu'elle haïssait tout cela : cette grande maison où les siens avaient vécu, ces landes hostiles, cette solitude.

Elle avait pris conscience de l'existence, en elle, de forces obscures, d'un coup, il y avait à peine une heure. Depuis deux ans, elle souffrait sans comprendre. Elle acceptait, peut-être... Elle ne sait plus. Tantôt, pendant qu'elle achevait posément quelque ouvrage, brusquement l'a envahie cette visitation des ténèbres. Elle a d'abord été clouée sur place. Puis un vertige l'a saisie.

Était-ce la réponse à ce qu'elle cherchait confusément depuis son adolescence ? Une certitude allait-elle enfin l'emplir ? Elle n'avait jamais connu la joie. Toujours elle avait senti sur elle le poids d'une fatalité. Un brouillard l'enveloppait. Une seconde, l'idée l'effleura qu'elle était malade. Puis tout devint inexplicable : une peur sourde l'a poussée en avant. Elle a chaussé ses bottes, traversé le large hall, couru dans l'allée du parc séparant la Renardière de la route. Elle ne pouvait plus rester dans cette maison silencieuse, dans ce salon, auprès de ce paravent brodé d'oiseaux. Non, elle ne pouvait plus...

Elle ne se sent plus elle-même. Elle n'a plus de volonté. Elle aspire le vent sur la route. Le pays tangué autour d'elle. Est-ce à cause du vent ? Le plateau roussâtre. Les landes coupées de sapins. Le ciel. Les landes. Le ciel. Les nuages flottent. Le pays tangué. Les tempes de Noëlle battent. Qu'a-t-elle ? Qu'a-t-elle ?

— Fuir ! Comme si elle était traquée.

Solitude. Non, jamais il n'y a de solitude pour l'homme. Il est avec lui-même. Sa vie est un épuisant dialogue avec lui-même.

Le silence. La paix. Mensonge ! Il n'y a pas de paix pour l'homme.

La Renardière a disparu derrière un pli de terrain. Ce soir, où sera Noëlle ? Elle a entendu parler de ces enfants sujets à la fugue et qui vont droit devant eux. Est-elle en proie à cette folie ?

Elle ne reconnaît plus rien du pays familier. Les sapins, les landes, les chemins trempés d'eau. Attention ! Elle marche avec attention. C'est ridicule : pourquoi marcher avec attention ? Ah... ah !... On désire fuir, s'évanouir dans l'air, se dissoudre, et l'on marche avec attention.

En elle-même, n'y a-t-il plus de repère où se reconnaître ? Sa mère ? Sa mère est morte. Depuis des années, six ans, sept ans, Denise de Chatelroux est morte. Noëlle était interne au collège. On l'a rappelée brusquement. Mais durant les derniers jours, Denise de Chatelroux ne désirait plus personne, pas même sa fille. Quand Noëlle a voulu dire : maman ! baiser une main translucide, des tempes blanchies, des yeux suppliants, elle s'est trouvée en face d'une étrangère. Cette ignorance que les morts et ceux qui vont mourir ont des vivants avait plus impressionné Noëlle que le départ du convoi, dans le vent qui soufflait des Fagnes, au pas des chevaux noirs. Aucun membre de proche famille ne suivit le convoi de Denise qui s'était mariée deux fois et qui avait eu quatre enfants. Des trois enfants qu'elle a eus du premier mariage, l'un est mort en bas âge ; des deux autres, un garçon et une fille, Noëlle ne sait rien.

Pourquoi sa mère les a-t-elle éloignés ? Noëlle revoit l'extraordinaire détachement de Denise durant les derniers jours. Tantôt, c'était, chez sa mère, l'exaltation de la douleur physique qui rendait Denise inaccessible à son enfant au point que celle-ci s'enfuyait de la chambre, épouvantée ; tantôt c'était ce silence que la jeune fille, des années après, reconnaît n'être pas la conséquence de la morphine (qui n'apporte que la torpeur), mais le souffle déjà souverain de l'autre monde. Quand Noëlle venait, peureuse, hésitante, mais attirée mystérieusement comme par l'abîme ou l'eau bouillonnante, vers la ruelle de son lit, Denise tournait vers elle ses yeux agrandis. Elle fixait quelque chose plus haut que sa fille. Elle ne trouvait aucun mot pour cette enfant mortelle. Rien... Denise s'est dissoute dans la terre, et sa pensée n'est pas devenue un ange.

La rafale coupe le souffle de Noëlle. Ses bottes glissent sur la boue. Maintenant, dans le tournoiement d'images dont elle devient la proie, elle revoit les mains de François Fervières. Oui, ce jour-là (il y a quinze jours), cette rencontre, en train. Il lui a dit : « Y a-t-il quelque chose au monde qui ait un but ? Je crois qu'il n'y a pas de but. » Elle ne peut se rappeler rien d'autre

aujourd'hui. Cet homme lui a donné un moment l'impression d'une force profonde.

Elle le revoit : les coudes aux genoux, il contemplait ses mains ouvertes. Puis il a relevé lentement son regard vers elle. Les points d'or de ses yeux se sont allumés. Sans qu'il en paraisse rien, sous ce regard, Noëlle a chancelé. Elle a eu envie de fermer les yeux. Non, vraiment, c'eût été ridicule. Elle a lutté et repris son sang-froid. Pas un battement de cils ne l'a trahie. Elle a senti une espèce de sécurité puissante.

Le vent faiblit. Les genévriers sont immobiles dans l'étendue d'herbes rousses. Des trembles frissonnent encore. C'est étrange : Noëlle ne les entend pas.

Que lui a dit encore François Fervières ? (Oh ! comme sa tête la fait souffrir !) Il doit avoir dit : « Pourquoi faudrait-il nous revoir encore ? Nous avons sans doute dit les choses que nous avons à nous dire. Pourquoi ne pas croire que, de toute éternité, vous deviez ainsi couper ma route ? » Ainsi... Couper sa route...

Voici qu'apparaissent les mares dangereuses des hauts plateaux fagnards. Des mares, avec, à la surface, des bulles vertes. Il y en a d'oblongues, de rondes, de carrées délimitées à coups de bêche. Noëlle les regarde avec curiosité. Des mottes de tourbe sont mises à sécher en pyramides noires. Il n'y a plus de chemin. Le sol devient élastique et sombre : la tourbe, la terre à feu.

À sa gauche, Noëlle laisse la « Baraque » où, jadis, on sonnait la cloche pour les égarés de la lande. Un immense paysage aux lignes élémentaires s'ouvre comme un éventail enfermant la région des marécages, immobile, encore recouverte en octobre de fleurs dorées.

Sentiment du vide. Où est Dieu ? Noëlle marche aussi légèrement que le lui permettent ses bottes. L'horizon bleuâtre et les sapins sont comme... Ah ! elle n'est plus rien de ce qui s'appelait Noëlle de Chatelroux. Le sol est doux et spongieux... Appel souterrain. Elle marche.

L'angoisse des heures précédentes la quitte. Glisser. Être mangée par la terre. Ses bottes ont disparu plus qu'à moitié dans le sol.

Soudain, elle entend dans sa poitrine un cri : Noëlle !

Dans sa poitrine ? Mais n'est-ce pas la voix de sa mère ?

Alors, elle prend conscience de ce qu'elle vient de faire. Elle est subitement très maître d'elle. Elle retient son souffle. Elle s'étend contre terre, s'empêche de peser, au prix d'une effrayante tension. Elle atteint de ses mains tendues un genévrier. Elle tire. Va-t-il céder ?

Elle rampe. Des secondes. La boue. Un siècle. Des oiseaux passent. Le monde redevient sonore. Elle réentend le vent dans les trembles. Deux bulles d'air.

Ses bottes, son loden sont maculés de boue. Elle aspire fortement l'air. Elle passe sa main mouillée sur son front en sueur. Accès de folie ? Qu'a-t-elle eu ? Elle ne comprend plus rien. Elle a oublié beaucoup de choses de cette matinée. A-t-elle été une autre ?

Le vent s'est apaisé. Tout est calme autour d'elle.

Vers deux heures de l'après-midi, il est rare qu'on ne trouve pas Hubert de Chatelroux, un large plaid écossais plié sur ses jambes, lisant dans son fauteuil de malade, face au balcon qui s'ouvre, à l'étage, sur l'étendue grise. Souvent Noëlle s'est irritée de sentir sur elle le regard du malade, assis derrière la croisée.

Il lui semblait parfois que la présence de son père était une pierre posée sur sa poitrine et dont le poids coupait le ruisseau d'air. Elle craignait de le haïr ; comme chez tous les nerveux, cette crainte créa effectivement son objet : elle s'épouvantait parfois de sentir en elle le début véritable de cette haine.

Quand Hubert de Chatelroux se levait tard, Noëlle prétextait le repos de son père pour quitter la Renardière sans lui avoir souhaité le bonjour. Hubert de Chatelroux déjeunait très légèrement à onze heures et la jeune fille remettait sa visite à l'après-midi.

Elle montait alors l'escalier dont les tapis assourdissaient chaque bruit ; elle prenait son temps ; en été, elle se penchait à la fenêtre ouverte du palier par où entrait le parfum des lauriers

roses ; elle pressentait ce que serait leur entretien, toujours le même, pensait à quelque livre, à quelque ouvrage urgent, voulait redescendre, se gourmandait, se tenait à elle-même un pari.

Elle poussait doucement la porte. Son père lisait (elle l'apercevait de trois quarts). En hiver, ou vers la fin de l'automne, la lumière du jour déclinant se concentrait sur son profil aigu d'oiseau de proie. La vaste pièce qu'il occupait lui servait de chambre à coucher et de salon. Un « lit-bateau » recouvert d'un ample velours gris était placé au fond. À portée du malade, se trouvait une étroite bibliothèque tournante. Au mur, devant lui, était accroché un médaillon : sa mère, jeune encore, en toilette de bal, un peigne de perles dans sa haute coiffure noire.

Hubert de Chatelroux déposait le livre qu'il tenait et tournait lentement les yeux vers sa fille, s'il était d'humeur sociable ; parfois, il feignait de ne rien entendre. Misanthrope et maniaque, il avait des bizarreries cruelles ; son indifférence ne l'empêchait pas de prendre parfois Noëlle à partie parce qu'elle « arrivait si tard ». La jeune fille remarquait chaque fois l'asymétrie du visage, à laquelle elle ne pouvait s'habituer. La moitié droite ne vivait plus ; la peau même semblait morte ; la paupière légèrement bridée vers le coin recouvrait trop l'œil éteint. L'autre œil était vivant et impérieux.

Ils parlaient du temps, des fermiers, de la sournoiserie d'Hurlet (qui mettait Hubert de Chatelroux en colère), de la santé du malade.

— Toujours plus mauvaise, avait-il coutume de dire. Le cœur...

Il s'obstinait à croire qu'il partirait du cœur. Il avait gardé de l'adolescence cette idée fixe. Il avait eu, après sa première congestion, des crises de colère. Depuis un ou deux ans, elles s'espaçaient.

— Cela s'use, disait le médecin.

C'était l'homme qui s'usait. Pourtant le cœur, qu'Hubert surveillait avec tant de crainte, tenait bon.

Cet après-midi-là, la conversation entre la jeune fille et le malade prit un tour inaccoutumé.

Noëlle essayait de ranimer les souvenirs éteints d'Hubert et parlait de sa mère.

— Vous souvenez-vous encore un peu d'elle ?...

Elle se penchait vers lui et le fixait de ses yeux graves.

— Ta mère... elle est loin, la pauvre...

Tous deux se turent. Mais le silence de Noëlle exprimait l'entêtement.

— Elle était pâle, articula Hubert après un visible effort. Le feu dans la cheminée, le vent aux vitres, ronflaient méchamment.

— Je crois... je crois qu'elle était malheureuse, continuait-il d'une voix assourdie. Il essayait de déchirer des voiles de brouillard. Il parlait dans une sorte d'hypnose.

Noëlle sursauta :

— Que dis-tu ? fit-elle, oubliant le « vous » habituel. Elle était... Qu'avait-elle ?...

Une autorité nouvelle, singulière, perçait dans sa voix. Ce fut au tour d'Hubert de Chatelroux de se sentir réveillé.

— Tu m'ennuies, fit-il avec rudesse. Je ne sais plus.

Il tomba dans une subite et morne indifférence.

Visiblement, c'était l'effort silencieux de sa fille qui l'avait ainsi, durant quatre ou cinq secondes, sorti de sa torpeur. Il en était furieux.

— Rappelle-toi donc, dit-elle âprement.

— Que t'ai... que t'ai-je dit ? fit-il. (Il bégayait légèrement comme toutes les fois que son attention était fortement suscitée.)

Mais sa fille ne se souciait plus de lui faire du mal par ses questions fatigantes.

— Ne vous souvenez-vous plus du tout de ses deux enfants ? interrogea-t-elle encore. Ses deux enfants... vous savez... Avant ma naissance, ils devaient vivre ici, n'est-ce pas ? Pourquoi ont-ils...

— Deux enfants, fit-il, à nouveau sollicité par ces paroles. (Il s'agita.) Tu me fais mal aux nerfs. Deux enfants ? Je me suis beaucoup occupé de sa fille...

Noëlle aurait voulu percer ce mystère, ou du moins qu'on lui parlât de Denise. Elle se sentait oppressée, comme sous le poids d'un ancien malheur. Hubert pressait son front. Il pouvait seulement se ressouvenir de ses plus lointaines années. De sa mère, comme d'une jeune femme fière, triste, aux yeux étincelants.

— Léna... Elle s'appelait Léna, dit-il brusquement.

— Qui ?

— Sa fille.

Le silence de la chambre se referma sur ce nom. Personne n'évoqua un visage.

— Savez-vous ce qu'elle est devenue ?

— N... non...

— Et le fils ?

Il chercha. Tout cela éveillait vaguement des souffrances, aucun fait, aucun geste, aucun souvenir précis.

Un rouge-gorge se percha sur l'appui de la fenêtre et regarda curieusement ces deux êtres immobiles.

— Oh ! j'aurais voulu mieux connaître maman... la garder ! dit Noëlle en se parlant à soi-même. Elle est partie trop tôt, continua-t-elle en contemplant, sans un geste, le foyer. Pourquoi est-elle morte ?

Elle allait peut-être demander : « Pourquoi suis-je née ? » Son père la regardait fixement, de son œil vivant où s'allumaient de dangereuses pépites. Des cendres tombèrent du foyer. Le tablier empesé de Thony frôla la porte.

Comme tous les samedis, depuis environ quatre mois, Noëlle se prépara à recevoir à dîner Philippe Fervières. Cette visite était pour elle une diversion.

Pourtant elle pensait au jeune homme sans plaisir. Elle savait que l'inévitable question allait se poser : « Noëlle, voulez-vous être ma femme ? »

Philippe se montrait discret et plein de sollicitude. Elle lui en savait gré. Elle avait pris l'habitude de ne plus contrôler

son humeur devant lui. Cela faisait souffrir Fervières qui ne le montrait pas. Dans le pays on les disait « fiancés ».

Noëlle de Chatelroux avait rencontré Philippe Fervières chez les parents de Lotte Read, sa compagne préférée de collège. La mère de Philippe était la cousine germaine d'Hubert de Chatelroux. Fervières était reçu à la Renardière ; cette parenté lointaine en avait été le prétexte.

Leurs rapports étaient pleins d'ambiguïté. Qui eût pu déceimment recevoir le jeune homme à la Renardière ? M. de Chatelroux paraissait au dîner quand sa santé le lui permettait. Il était bien rare qu'il ne se fit pas remonter une heure après. Noëlle et Philippe passaient au salon pendant que Thony débarrassait la table. Ils finissaient la soirée en tête à tête. Les choses baignaient autour d'eux dans un silence propice à l'amour. La nuit rôdait dans les feuillages obscurs.

Fervières était envoûté. Il pressentait le secret de ce caractère passionné qu'elle ignorait encore elle-même. Mais sa nature réfléchie et raisonnable éloignait l'inquiétude mal définie.

Il pensait : « Il faut que tout cela rentre dans l'ordre. Noëlle est un peu romanesque. Cela lui passera. »

Elle était cruelle sans le savoir.

— Vous êtes inquiète ? énervée ? ou lasse ? disait Philippe, ce soir-là après que M. de Chatelroux fut remonté. Distraite alors ?... (Sa voix se nuançait d'amertume.)

— Distraite... peut-être, disait-elle avec une inconsciente hauteur.

— Ah ! Noëlle ! Distraite, peut-être... Je commence à croire que vous n'avez aucun plaisir à me voir ici. Vraiment, non ?

Elle releva la tête, surprise.

— Oh ! mon ami ! Vous savez bien que si. Vous savez bien que votre présence m'est bonne. Mais je ne puis me contraindre, dit-elle plus doucement. Je suis parfois...

Elle s'arrêta. Encore une fois elle parlait pour elle. Elle vit avec effroi qu'il faudrait finir cette phrase.

— Parfois ?...

— Eh bien ! oui, lasse, dit-elle avec vivacité.

— Lasse de vivre ici, vous le savez bien, Noëlle. Je veux justement vous parler... commença-t-il.

Oh ! de grâce ! Non, elle ne voulait pas entendre parler « sérieusement ». Sa tristesse ? Son humeur ? Il aurait fallu, d'abord, connaître la cause de tout cela.

— Mais, dit Noëlle (quelque chose de cruel s'aiguissait en elle), je parierais que vous me trouveriez bien folle.

— Allons donc !...

— Certainement.

— Vous me défiez ?

Il souriait, mais il lui semblait qu'une main se crispait sur son cœur.

— Je vous défie.

On entendit le pas de Thony dans le couloir. Les frênes s'agitèrent contre la porte-fenêtre. Le son de leurs voix leur fit mal. Ils avaient seulement cru jouer avec des mots qui, jetés en l'air, devenaient des signes qu'on n'effacerait plus. M^{lle} de Chatelroux se leva et redressa la tige alanguie d'une tulipe rose.

Philippe relevait le défi : Il était trop tard, qu'elle lui montre donc combien il pouvait peu la comprendre. Et elle l'appelait son ami !

— Vous savez que nous ne le sommes plus, dit-il d'une voix sourde.

Les joues de Noëlle rosirent.

Il la priait d'une façon plus pressante, nouvelle : elle ne pouvait plus rester à la Renardière. Cette vie déséquilibrerait les plus forts. « Les idées sur la vie, Noëlle... (Il se laissait aller à une dangereuse sincérité.) On les a avant de vivre. La vraie vie les dissipe. Voyez-vous, il y a un... enfantillage... »

Mais déjà elle le regardait avec une stupéfaction douloureuse. Le son de la voix de Philippe lui semblait réellement neuf. Elle voyait mal où ils étaient entraînés.

— Oh ! vous ne voyez donc pas de quoi il s'agit... Vous ne voyez pas que tout est faux autour de nous, qu'on nous force à jouer un jeu cruel ! cria-t-elle avec colère.

Elle quitta sa place et alla poser son front contre une vitre. De là elle pouvait apercevoir, au-delà des frênes et des bouleaux grêles, le croissant métallique, clair et froid, de l'étang, dans le parc. Des roseaux secs se froissaient l'un contre l'autre, désespérément. Des corneilles criaillaient dans le silence. On eût pu croire, à voir l'immobilité des choses, que ce paysage ne participait plus au monde réel, mais était entré tel quel dans l'éternité, pris dans le gel magique de cette nuit.

— Il y a des gens au monde qui n'aiment pas la pièce qu'on y joue... Ils voudraient jouer un autre personnage... que l'auteur n'a pas prévu... Ou bien, pour jouer cette comédie qui leur déplaît, il faudrait que ces êtres trouvent brusquement au fond d'eux-mêmes une sorte de... de joie violente, de certitude... je m'explique mal... enfin, de... Oh ! à quoi bon vous expliquer cela, dit-elle.

Quand elle reconduisit Philippe Fervières jusqu'à l'entrée de la Renardière, elle ne referma pas tout de suite la porte sur la nuit. Elle s'appliquait à regarder ce paysage rendu à des perspectives inconnues, à une réalité fantastique, à cause du brouillard. Les genévriers. Les frênes. Le silence... Quelle tristesse ! Il y avait des étoiles dans le ciel et une lune à demi voilée. Le vent se lèverait sans doute vers le milieu de la nuit.

Seule dans sa chambre, où brûlait un feu de bouleaux, elle réentendait avec étonnement le ton colère de sa propre voix. « Il y a des gens qui n'aiment pas la pièce qu'on y joue... » Cela la tourmentait d'avoir dit cette chose, et les autres. Pas à cause de la peine qu'elle pouvait avoir faite à Philippe, mais parce qu'elle détestait se livrer.

Le caractère ombrageux des Chatelroux faisait naître cet orgueil maladif. Jamais elle n'eût accepté, étant enfant, que les autres pussent croire qu'elle fût malheureuse, malade ou simplement inquiète. Cette intrusion dans sa vie, cette prise de possession lui semblaient intolérables. Vers l'adolescence, si on lui avait permis de formuler un vœu, elle eût dit sans

hésiter : « Être très forte ». Mais par malheur son tempérament impressionnable et sa vivacité à ressentir les choses douloureuses faisaient d'elle une cible frémissante.

Alors elle s'était amusée, appliquée, à masquer ses impressions. Elle s'appliquait à paraître gaie et insouciante quand elle était triste ; quand elle était contente d'elle-même, elle se permettait d'être rêveuse.

Le lendemain, le brouillard fut si intense qu'il fut impossible de sortir. Les Fagnes commençaient à vivre leur vie secrète. Un jour pareil, Noëlle s'était aventurée dans les landes, et elle avait eu l'impression d'un monde en recomposition, de genèse, de nébuleuse.

L'après-midi, elle reçut Hurllet, un de leurs fermiers, qui vint lui parler de travaux nécessaires à effectuer à la ferme. La jeune fille écoutait mal ; elle posa des questions inutiles. L'homme fut obligé de recommencer son histoire. Finalement elle hésita avant de prendre une détermination.

— Croyez-vous ? conclut-elle d'un ton mal assuré.

C'est à cette seconde qu'elle vit l'expression de finasserie de l'homme, l'étonnement du paysan, la courte hésitation qui allait, si on le lui permettait, faire place à la morgue. Elle se ressaisit et trancha l'affaire.

Quand la porte se referma avec bruit sur Hurllet, M^{lle} de Chatelroux resta un moment songeuse et pensa : « Comme il faudrait peu de temps... peu de chose, pour que ces gens se déprennent de vous... se retournent contre vous... »

Après dîner, elle se réfugia dans la grande cuisine, au coin du foyer, face à la vieille Thony. Dans son enfance, pendant les vacances, elle était accoutumée d'entendre ainsi la mélopée du vent dans les cheminées, dans les arbres, et sur les grandes surfaces herbeuses. Elle avait toujours reconnu une secrète coïncidence entre la courbe de son humeur et la levée du vent d'est qui dessèche et qui siffle. Elle connaissait depuis longtemps la prostration qui suit les après-midi venteux, l'exaltation factice

qui anime les soirs et les nuits de bourrasque. Mais jamais le pays ne lui avait semblé aussi hostile que ce soir.

Elle repensa à l'entretien de la veille avec son père.

— Thony, dit-elle en fixant la vieille bonne, tu n'étais pas encore ici, n'est-ce pas, quand les deux enfants de ma mère quittèrent la Renardière ?

La vieille femme leva vers la jeune fille ses yeux bleus pâlis comme un tablier d'azur après les lessives.

— Je vous l'ai déjà dit, M'zelle Noëlle. Les deux enfants s'appelaient Léna et Robert. J'ai été engagée comme bonne, pour vous... Les deux autres étaient partis depuis quatre ou cinq mois.

— Et tu ne sais rien d'autre de tout cela, n'est-ce pas ? soupira-t-elle.

— Ils ont été avertis trop tard de la mort de Madame. On l'a dit. Le bruit a couru que le fils s'en est allé en Bulgarie et qu'il y est mort. Pour la fille, je ne sais rien... Non.